
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 48

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

1 avril 1999

À bout de souffle

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Jeudi 1 avril 1999

Le Devoir • p. B7 • 350 mots

À bout de souffle

Martin, Andrée

La vie qui bat *Chorégraphie: Ginette Laurin. Musique: Steve Reich. Interprétation: Simon Alarie, Anne Barry, Mélanie Demers, Kenneth Gould, Chi Long, Anna Riede, Marie-Claude Rodrigue, David Rose, Donald Weikert.*

À la Salle Pierre-Mercure, jusqu'au samedi 3 avril, à 20h.

En s'associant avec Walter Boudreau pour réaliser cet événement unique à Montréal, Ginette Laurin prenait le pari, risqué, de dompter *Drumming*, l'oeuvre magistrale de Steve Reich. Avec une gestuelle qui ne joue pas la carte du rythme incessant de la pièce de Reich, la chorégraphe amène un surcroît d'humanité et une fine pointe de magie à la fuite en avant de *Drumming*

Dès le début, Laurin donne le ton. Une danseuse seule, dans la lumière et le silence fébrile de la scène, avec une suite de petits gestes simples, nous signifie qu'ici habite l'être humain; plus humain qu'animal d'ailleurs. En effet, à l'aspect tribal de certains passages de cette musique proprement envoûtante, la chorégraphe oppose une attitude du corps linéaire, civilisée. Si dans la première partie du spectacle - divisé, comme la musique, en quatre sections - on aurait souhaité un petit quelque chose de plus sauvage, de plus tellurique et de moins retenu dans le mouvement comme dans l'ensemble de la chorégraphie, par contre dans les trois autres parties, la danse se fait

Grenier, Jacques

Ginette Laurin a choisi d'installer sa danse dans un renouvellement des patrons gestuels.

définitivement complice des rythmes et des ambiances insufflés par les percussions.

À partir de là, la magie glisse comme un filet d'eau claire sur la scène, et tout devient limpide. La lenteur du duo Kenneth Gould et Donald Weikert, de même que la finesse et la simplicité de leurs gestes, créent une suspension du temps qu'accompagne avec délicatesse la musique de Reich et la lumière d'Axel Morgenthaler. Dès cet instant où le mariage entre la danse et la musique se fait moins symbolique et plus enveloppant, les corps donnent alors l'impression de flotter dans l'espace, les mains de traverser l'air sans laisser aucune trace, et les pieds d'ignorer le sol. Truffés de mille et un détails, les mouvements exécutés ici avec une précision de ligne et une énergie retenue, amènent aux corps une allure irréaliste et éthérée et fait de cette danse une suite d'instant privilégiés.

Contrairement à la musique de Reich, Laurin a choisi d'installer sa danse dans un renouvellement constant des patrons gestuels; et non dans une évolution fluide de ceux-ci. Elle positionne son flot d'instant chorégraphiques en contrepoint de la performance musicale,

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

Publi Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.
news-19990401-LE-068

créant de fait une importante circulation sur scène. Les danseurs, profondément humains dans leur manière d'être et de vivre sur scène, superposent ainsi leur rythme à celui, très prenant, des percussions. Il s'en dégage une douceur profonde et sincère, qui fait de l'ensemble de cette performance un moment étonnant, entre le calme nocturne - voire céleste - et l'essoufflement urbain.